



La Princesse Kaguya

Le châtiment de la Lune

—
D. OLIVIER

**PUNCHLINES
EDITIONS**

*Romance
& Sortilège*

*La Princesse
Kaguya*



Le Conteur

*A*ux premières lueurs du crépuscule, une silhouette se dessine dans une forêt de bambous perdue dans la campagne. Pas à pas, un homme vêtu d'une longue cape et coiffé d'un chapeau en feutre noir approche. Ses cheveux argentés descendent en cascade sur ses larges épaules. Dans sa main droite, il tient une vieille lanterne, dont la flamme vacille. Il avance, tandis que des éclairs illuminent le ciel nocturne et qu'une fine pluie commence à tomber.

— Et si ce soir, il n'y avait pas de sommeil et pas de rêves... ? murmure-t-il alors. Et si, ce soir, la bougie éclairait une autre réalité, celle d'un conte ancien, une histoire d'autrefois... ?

Son visage se dissimule en partie dans l'ombre, mais l'on devine une bouche aux contours délicats et une mâchoire marquée. Son sourire énigmatique semble refléter la danse mystérieuse de ses pensées, tandis que sa voix grave s'élève, telle une incantation, dans cette pénombre magique :

— Que les mots et le papier se mêlent, désormais ! Ce que je vais vous raconter doit être narré dans le noir, au coin d'un feu ou, comme ce soir, sur un sentier éclairé par la lumière de la lune. Nous sommes des enfants terribles et nous aimons ce qui fait frissonner : soyez dès lors assurés que la peur guidera notre voyage. Peut-être y trouverez-vous une lueur d'espoir et une étreinte d'amour, mais prudence ! Ici, les ténèbres et la

lumière s'entremêlent pour vous perdre à travers les méandres des grimoires oubliés.

Il poursuit sa marche, tandis que son ombre s'étire sur les feuilles mortes. Nous le suivons, la bougie vacille, tremble souvent, mais ne s'éteint jamais. Le conteur fait halte sous un bambou et illumine la suite du chemin vers un village de sa lueur bienveillante.

En ce début d'automne, l'homme se rend près d'une modeste habitation en toit de chaume où vit un vieux couple. Les premières feuilles ne sont pas encore devenues brunes qu'il redoute l'arrivée de l'hiver fatal. Comment continuer à travailler lorsque nos articulations usées par le temps se mettent à craquer ?

— Bienvenue dans le berceau des contes de fées, des *yôkai* et des fantômes. Là où les amours d'hier et d'aujourd'hui se confondent pour un bref instant, nous rappelant les origines de ce que nous croyons connaître, mais dont nous ignorons tout. Je vous convie au cœur de l'imaginaire, là où résonnent les écrits des auteurs d'antan, qui ont marqué non seulement leur époque, mais aussi nos mémoires d'enfants. Je suis le conteur d'histoires, et voici la version envoûtante de l'une de mes préférées. Suivez ma voix et soyez prêts à pénétrer désormais dans une autre réalité, merveilleuse et étrange.

L'orage s'est désormais calmé. Le conteur se retourne face à la pleine lune qui darde ses rayons sur les rizières alentour, imposant un silence presque religieux. Hormis le bruissement des arbres, le monde semble être devenu muet. Pourtant, là-haut, au-dessus des montagnes et au-delà des étoiles, des sanglots résonnent jusqu'aux oreilles du conteur.

Les divinités peuvent-elles également ressentir de la tristesse ? Trouve-t-on seulement le bonheur dans la puissance et l'opulence ? Ou bien est-il possible de croire que l'on peut trouver satisfaction dans l'impermanence de la vie ?



1

À la frontière du paradis et de l'enfer

La cité de la Lune, Tsuki no Miyako, s'étendait sous un ciel sans fin. Ses tours nacrées scintillaient comme si elles étaient faites de la lumière même de l'astre nocturne. Des ponts courbes enjambaient des jardins de cristal composés de fontaines de lumière liquide et d'arbres en porcelaine aux pommes rayonnantes.

Le palais impérial, reconnaissable à ses bâtiments en cristal qui s'élevaient en spirales vers les étoiles, constituait le cœur de la cité. Il était entouré de temples et lieux de méditation constamment visités par les Séléniens provenant du troisième cercle de la ville. Ces nobles demeuraient dans de larges habitations à l'architecture façonnée dans une pierre blafarde. Au bord d'un balcon taillé dans l'opale, une jeune femme au teint gris et aux oreilles légèrement pointues posait ses yeux luminescents sur la foule en contrebas.

Dans la cité de la Lune, le silence régnait en maître, presque sacré, à la manière d'une religion. Un simple ricanement suffisait à rompre cet équilibre fragile, considéré comme un affront à l'esprit de la communauté. Les Séléniens glissaient dans les rues pavées de marbre, leurs robes et tuniques fluides, cousues en tissus iridescents, ondulant autour d'eux comme des halos.

Cette jeune femme soupirait. Une mèche de ses cheveux longs d'un blanc pur roulait autour de ses doigts depuis plusieurs minutes. Sa chevelure relevée en un chignon bien serré ne tenait qu'avec une longue épingle en argent. Elle attendait. Que pouvait-elle faire de plus ? Elle passait ses journées à peindre des idéogrammes sur des toiles vierges à l'encre de Lune, une encre puisée dans la lumière même de l'astre nocturne. Quand son œuvre était achevée, elle se dirigeait alors vers les temples pour pratiquer la méditation. Mais cela faisait plusieurs semaines qu'elle vivait maintenant recluse chez elle ; se mêler aux Séléniens lui donnait la nausée.

Son regard se porta vers le cosmos. La silhouette de la Terre, bleu et vert, se découpait sous un fond noir parsemé d'étoiles. Que pouvait-il bien se cacher là-bas ?

La Grande Instance qui régissait les lois de Tsuki no Miyako interdisait à quiconque de voyager vers cette planète. Puisque la moindre curiosité à son égard était déjà un délit, la Sélénienne se gardait bien de révéler à autrui ses projets d'aventures et de couleurs.

Un tintement la fit sortir de ses rêveries. Elle aurait reconnu ce bruit entre mille. Son estomac se noua aussitôt. Derrière elle, le miroir entreposé dans sa chambre se mit à scintiller. La surface se couvrit de vaguelettes comme si une brise invisible venait troubler son éclat. Chaque clignotement semblait ouvrir une fenêtre sur un autre lieu. Puis, avec un bruit de vibration, la surface s'écarta, laissant apparaître une main encore floue. La seconde suivante, une jambe, un bras, finalement, un Sélézien s'extirpa du miroir qui se referma dans un ronflement sitôt son usage accompli. La jeune femme frémit.

— Ma chère épouse, chuchota l'homme au sourire charmeur, comment vous portez-vous ?

— La migraine ne s'est pas encore calmée.

Son mari s'approcha en titubant et fourra son nez dans le cou de la femme. Un frisson parcourut à nouveau l'échine de la Sélénienne. Il empestait la liqueur de prune.

— Avez-vous froid ? Il serait peut-être temps de rentrer vous mettre au lit.

Une main descendit le long de sa poitrine.

— J'ai... J'ai mal à la tête, dit-elle tout en s'écartant.

— Je connais le moyen de vous aider à lutter contre cette douleur.

Elle fut tétanisée en sentant ses lèvres humides se déposer dans son cou. Un, deux, trois baisers qui lui brûlèrent immédiatement la peau. Elle eut envie de se gratter à vif.

— Allez. Venez avec moi. Une femme se doit de combler les désirs de son époux.

Elle eut envie de crier, de briser le miroir de sa chambre, de déchirer les toiles avec ses ongles délicats, de renverser les meubles de sa maison et de frapper sur les murs de cristal. Pourtant, elle ne fit rien.

— Je... Je suis malade, balbutia-t-elle.

— Une rose ne peut révéler sa beauté naturelle sans s'élever vers le ciel. Ma chère, vous êtes ma femme. Et la plus belle de la capitale, dit-on. Que vaut un homme s'il ne peut profiter des plaisirs de la chair avec sa tendre ?

Sa tendre ? répéta-t-elle intérieurement. *Est-il tendre de forcer un mariage avec quelqu'un que l'on n'a pas choisi ?*

Les épaules de la femme retombèrent. Elle se laissa mener jusqu'à son lit, le poing de son mari faisant office de menotte autour de son poignet. Assise, elle fut repoussée délicatement sur le dos tandis que de son autre main, l'homme écartait sa tunique. Finalement, elle s'abandonna à lui. La femme s'accrocha

à son matelas couvert de draps en soie. L'odeur de la liqueur saturait ses narines. À chaque coup de bassin, elle se remémorait ces dernières années à donner son corps à cet homme qui ne la considérait pas moins que comme un simple objet de plaisir. La sueur du Sélénien coulait le long de ses cuisses mises à nu. La libération sonna lorsque les gémissements s'arrêtèrent enfin.

L'homme s'écarta et se rhabilla aussitôt. Il se racla la gorge et dit :
— Je reviendrai plus tard dans la soirée.

La gorge nouée, son interlocutrice ne pouvait répondre. Le regard perdu vers le plafond de son lit à baldaquin, elle sentait encore la brûlure de ses gestes gravés sur sa peau. Un lourd silence s'était installé dans la pièce, entrecoupé seulement par le bruissement des étoffes que son mari ajustait autour de sa taille.

— Tu comptes rester encore longtemps dans cette position ?
Relève-toi.

Elle obéit à contrecœur. Elle aurait voulu rester là, s'endormir et ne jamais plus se réveiller. Au moins, elle pouvait parcourir des univers colorés et percevoir diverses chansons lorsqu'elle rêvait.

— Et puis, tu devrais te montrer plus reconnaissante, murmura-t-il d'une voix lasse.

Elle essuya d'un revers de main une larme qui coulait sur sa pommette. À ce même moment, ses cheveux se dénouèrent et ses doigts rencontrèrent le métal froid de son épingle en argent. Elle la contempla et s'intéressa à la pointe de la tige.

L'homme s'approcha du miroir qui trônait près de la porte, ajustant une mèche de ses cheveux immaculés.

— Il faudrait que vous soyez plus entreprenante également. Ces échanges deviennent ennuyeux.

Les battements de cœur s'accéléchèrent dans la poitrine de la Sélénienne. Son regard glissa de son bijou à son mari. Elle tint l'épingle plus fermement dans son poing.

— Si vous continuez d’être aussi fade, je devrai peut-être chercher du plaisir ailleurs. Vous ne voudriez pas que cela arrive, n’est-ce pas ?

Toujours de dos, il lui adressa le même sourire narquois que depuis des années. Ce sourire qui se changeait immédiatement en flèche et qui se brisait en elle. Tant d’années où peur et dégoût la maintenaient dans cette situation insupportable. On lui avait imposé cette vie, elle s’était résignée. Mais cette fois, quelque chose explosa en elle. Une lucidité froide, tranchante comme la pointe de son épingle en argent.

— Non, murmura-t-elle.

Il fronça les sourcils, surpris par cette réponse presque inaudible.

— « Non » quoi ? articula-t-il en pivotant pour lui faire face.

Ce mouvement fut sa seule erreur.

La Sélénienne bondit, portée par une énergie qu’elle n’avait jamais connue. La main munie de l’épingle fusa, visant sa gorge. Le métal s’enfonça dans sa chair. L’homme écarquilla les yeux. Les traits de son visage n’arboraient plus son éternelle insolence. Ils n’étaient qu’un mélange entre stupeur et douleur.

— Tu...

Le souffle coupé, il porta ses mains à son cou. Il tâtonna pour retirer l’objet enfoncé, mais elle ne le lui permit pas. Elle agrippa son épingle avec une force inattendue et la poussa plus profondément encore. Le sang s’écoulait abondamment, teintant le col de sa tunique d’un rouge éclatant. L’homme eut tout juste la force de repousser d’un coup de poing sa femme. Il chancela en arrière avant que ses jambes ne parviennent plus à le porter. Il déstabilisa le miroir qui se brisa en mille morceaux dans sa chute.

— Tu ne m’auras plus jamais, dit-elle, le souffle haletant.

Un silence total s'installa au fur et à mesure que l'essence de vie disparaissait dans les pupilles du Sélénien. La femme resta immobile un moment. La poitrine secouée de tremblements incontrôlables, elle fixait l'épingle encore enfoncée dans la gorge de son défunt mari. Un éclat l'aveugla soudainement. À ses pieds, un morceau de miroir brisé refléta un visage aux yeux injectés de sang. La femme qu'elle voyait dans le verre ne ressemblait plus à celle qu'elle avait été le matin même.

Et elle se mit enfin à crier.



www.punchlineseditions.fr
contact@punchlineseditions.fr